

Parole à l'accusé: le forgeron de Gletterens

Roman » Exhumant à la Chessex une «sale histoire» oubliée, Julien Sansonnens refait en littérature le procès d'un maréchal meurtrier, mais aussi de son époque.

Il y aurait en Suisse romande un silon littéraire à retracer, presque un genre en soi: celui du drame rural lapidaire, qui irait d'Aline de Ramuz à *Dans l'ombre de l'absente* d'Olivier Pitteloud en passant par *La Lune assassinée* de Damien Murith... Lyrisme et violence mis en tension dans une haute poésie de la rusticité campagnarde. Une veine que prolonge, à sa manière chessexienne,

Julien Sansonnens dans son cinquième roman, *Agnus Dei*.

Revenant sur les terres de l'arrière-pays broyard dont il est originaire, l'auteur exhume un fait divers du temps ancien, avant que «les trente glorieuses remodelent le paysage dans le canton de Gutzwiller de Reynold et de la poire à Botz». Fin des années trente, alors que les prémices de la guerre tonnent au loin, Marcel C., forgeron de Gletterens, se marie avec Jeanne-Sarah de Saint-Aubin. Honorable noce, dans cette communauté dure à la tâche qui cultive le tabac Burley et les loyautés claniques sous le regard du Ciel. «Autant que possible, on évite d'avoir affaire aux

protestants, on se sent plus proches d'un Séduinois que d'un disciple de Calvin, on dit de ceux-là qu'ils paient avec du retard, trafiquent les pesées, blasphèment contre la Vierge.»

Puis vient la mobilisation générale, les adieux sur le quai de gare, la molle et mâle attente sous les drapeaux. Et au retour ce malaise: pourquoi sa légitime est-elle si distante, lasse et irritable? Frappant ses rougeoyants métaux comme une bête blessée, bientôt rongé par l'alcool, la folie et le désir de vengeance, le maréchal finira par découvrir à quel stupre se voue l'infidèle, qu'il punira au feu purificateur de sa forge. «Un homme trapu, à l'aspect

inoffensif», écrit *La Liberté* en janvier 1948, à l'occasion de son procès qui le reconnaîtra coupable de «meurtre par passion».

Drame oublié que l'écrivain, renouant avec son écriture du mal après l'échappée houellebecquienne de *Septembre éternel*, rappelle à la mémoire collective ainsi que l'avait fait le scandaleux Chessex avec son *Julif pour l'exemple*. Dans une langue esthétisante qui excelle à dépendre cette communauté confite dans la religiosité et l'entre-soi, entremêlant son lyrisme noir de Verbe évangélique et de patois broyâ, il donne langue à ce «on» collectif pour montrer comment, «au nom du peuple, l'ordre a été rétabli».

Bref et saisissant roman de conjuration certes, mais également, en éludant le point de vue féminin sur ce qu'on appellera aujourd'hui féminicide, de tendancieuse réhabilitation adossée à la «pâteuse compassion» des paroissiens: «on n'est pas loin de penser que l'authentique victime de cette vieille affaire, ce serait plutôt lui». Procès d'un homme, et d'une époque. » **» THIERRY RABOUD**

» Julien Sansonnens, *Agnus Dei*, Ed. de l'Aire, 120 pp.
» En dédicace: librairie Page 2016, Payerne, 28 novembre; Payot Fribourg, 16 décembre.



Dirigée par Sandra Gaudin, la grande actrice joue dans *Who plays Who*, spectacle inspiré d'une pièce de John Cassavetes. A voir à Nuithonie

DANS LA TÊTE DE MARTHE KELLER

« GHANIA ADAMO

Théâtre » Huit millions de dollars casés dans des sacs de course remplis à ras bord! Marthe Keller les trimballe sur scène. On la croit donc matériellement riche, mais on comprend très vite que sa richesse vient de l'imaginaire foisonnant de son personnage, où évoluent des êtres saugrenus, à son image. Le cinéaste américain John Cassavetes l'a appelée *A woman of mystery* dans sa pièce éponyme créée dans les années 1980 à Hollywood, au moment où fleurit sur les scènes européennes un certain théâtre de l'absurde dont les meilleurs tenants ont pour nom Ionesco, Copi, Roland Dubillard...



«La Femme est à l'opposé de notre époque où l'on a tendance à étiqueter les individus»

Sandra Gaudin



Marthe Keller est la Femme mystère... Dans son sac: huit millions de dollars. Samuel Rubio

Cassavetes était-il alors influencé par ces dramaturges? Probablement. La Femme qu'il invente cristallise la folie douce des autres personnages de la pièce: la chanteuse, le barman, le vieux maïeux, le playboy, l'astrologue... C'est la Vaudoise Sandra Gaudin qui met en scène ce texte auquel elle donne une couleur tragique. Son spectacle, créé à l'Octogone de Pully le mois dernier, est accueilli à Nuithonie à partir du 16 novembre. Entretien.

Qu'est-ce qui vous a mené vers Marthe Keller?

Sandra Gaudin: Sa personnalité, son charisme et son grand parcours cinématographique qui lui donne de l'étoffe. Mais bon, c'est elle qui un jour m'a soufflé l'idée de lui trouver un texte à interpréter, qui sorte de l'ordinaire. Elle en avait un peu marre d'être confinée dans des rôles de «bourgeoise Armani», comme elle dit. J'ai donc cherché une pièce qui tourne autour des thématiques sur lesquelles je travaille en ce moment: l'illusion et son contraire la réalité, le jeu de rôle, l'apparence, le masque social... Une somme de réflexions que j'avais abordées

déjà dans mes spectacles précédents, *Le Balcon* de Jean Genet et *Le cabaret des réalités*.

La pièce de John Cassavetes, *A Woman of Mystery*, n'a jamais été éditée. Où l'avez-vous trouvée?

Sur internet. Je suis tombée sur le résumé de la pièce. Elle me convenait, ainsi qu'à Marthe Keller. Mes recherches m'ont permis de réunir ensuite quelques bribes de cette pièce. Je l'ai complétée avec de courts textes d'autres écrivains, dont Peter Handke, et rebaptisée *Who plays Who*. Elle avait été

jouée en 1987 au Court Theater de West Hollywood, une toute petite salle. J'ai retrouvé les témoignages de quelques spectateurs et une critique du *Times*. Il faut préciser ici que Cassavetes est peu connu comme dramaturge, peu joué, peu étudié. Il a pourtant beaucoup travaillé sur la figure théâtrale, libérée de son carcan psychologique. Ce qui n'était pas toujours le cas dans ses films.

La Femme qu'incarne Marthe Keller est à l'opposé d'*Une femme sous influence*, film du même Cassavetes.

Voyez-vous de l'un à l'autre personnage une évolution de la figure féminine?

Oh, certainement! On pourrait même considérer la pièce comme la suite du film, sorti en 1974. Plus de dix ans séparent ce long métrage dans lequel la femme est prisonnière d'une société rigide et étouffante, et la pièce dans laquelle Marthe Keller revendique sa liberté et la vit. Son personnage n'accepte aucun conditionnement et ne veut même pas être représenté par un nom. La Femme est à l'opposé également de toute une époque, la nôtre, où

l'on a tendance à étiqueter les individus.

Dit comme ça, on a l'impression que votre spectacle se nourrit de drame, alors que vous lui donnez une tonalité comique...

Oui, c'est vrai, c'est un choix dramaturgique. Je voulais éviter l'approche psychologique, qui aurait dénaturé la pièce. Il m'a semblé plus adéquat de donner aux personnages qui peuplent l'imaginaire de la Femme un trait caricatural. Ils échappent à la réalité, sont étranges, je dirais même touchants. Il ne fallait donc pas les enfermer dans des schémas attendus.

Comment avez-vous pensé le personnage de l'astrologue (joué par Anne-Catherine Savoy), vous qui êtes astrologue dans la vie?

J'ai voulu démythifier cette histoire de voyance, car je pense que chaque individu décide lui-même de son avenir. On parle beaucoup de destin dans la pièce. Mais le destin c'est pour les nuls, comme le dit Marthe Keller, car nous sommes nous-mêmes responsables de l'orientation donnée à notre existence. D'où le caractère insolite de la voyante, et son ton grandiloquent qui frise le comique.

Mais pourquoi pratiquez-vous l'astrologie alors?

Ah! mais moi je ne prédis rien du tout. Je pratique une astrologie évolutive. De fait, je restitue le pouvoir aux gens en leur expliquant ce que tout vient de l'intérieur, qu'il faut conscientiser ses propres blessures. Autrement dit: tant qu'on n'a pas mis en lumière nos ombres, la mauvaise expérience se répète.

Vous travaillez justement sur les ombres. Un rideau en chaînons d'acier, sur lequel sont projetés des paysages urbains, renvoie des images tramées, semblables aux vieilles photos. Est-ce le fluo du passé?

Je dirais qu'on est plutôt ici dans la tête de cette Femme mystère. J'ai souhaité restituer l'atmosphère excentrique de la pièce, les fantômes qu'elle recèle et les fantômes qu'elle laisse échapper. »

» *Who plays Who*, ou *La Femme mystère*, Fribourg, Nuithonie, petite salle, du 16 au 19 novembre.